

une atmosphère de calme qui rafraîchit le cœur et le repose du tohu-bohu de la rue. On dirait presque la paix d'une chapelle rustique. Le sol en est pavé de carreaux rouges, parsemés de sable bien blanc ; la fenêtre, par où le soleil nous envoie un de ses rayons bienfaisants, se compose de petites vitres enchâssées dans du plomb, au milieu desquelles il s'en trouve quelques-unes colorées. Une vigne l'ombrage de ses festons jaunissants. A la muraille est suspendu un crucifix enfumé, orné d'une branche de buis bénit. Dans le foyer flambe un petit feu, qui procure une chaleur bienfaisante à un vieillard assis dans un fauteuil, et absorbé par la lecture de *Thomas à Kempis*.

Les habitants de la maisonnette où nous venons d'introduire le lecteur, étaient Jean Hartman, vieillard aux cheveux blancs, courbé sous le poids de ses soixante années ; et sa fille, dont nous avons aperçu dans la petite boutique le visage pâle et amaigri. La fille de Hartman n'avait pas vingt-cinq ans ; mais on voyait clairement qu'elle avait eu à endurer beaucoup de souffrances morales, ce que confirmaient encore les vêtements de son deuil de veuve.

(A continuer)

—ooo—

Maximes et Pensées.

Heureuse la vierge sans tache qui oublie le monde et que le monde oublie ! L'éternelle joie de son âme est de sentir que toutes ses prières sont exaucées, tous ses vœux résignés. Pour elle l'époux prépare l'anneau nuptial, pour elle de blanches vestales entonnent des chants d'hyménés ; c'est pour elle que fleurit la rose d'Eden, qui ne se fane jamais, et que les séraphins répandent les parfums de leurs ailes. Elle meurt enfin au milieu des harpes célestes et s'évanouit dans les visions d'un jour éternel !

POPE.

—ooo—

LES FIANCÉES,

ALEXANDRE MANZONI

TRADUCTION NOUVELLE

Max Desnoyers.

CHAPITRE XXVII (Suite.)

Revenu de son émotion, Renzo cherchait à se rappeler son itinéraire, lorsqu'il vit une troupe de malades que l'on conduisait au lazaret. Les supplications de ces infortunés, les imprécations des *monatti* remplissaient l'air d'une horrible clameur !... On voyait des mères avec leur nourrisson suspendu à leur cou... des enfants effrayés demandaient à grands cris leurs mères qui étaient sans vie sur le charriot... des femmes appelaient leurs époux... Mais parmi cette confusion il y avait des exemples de dévouement : des mères, des pères, des époux, des frères et sœurs accompagnaient ceux qui leur étaient chers... les encourageaient... même de jeunes enfants les suivaient en les consolant avec une fermeté bien rare dans un âge si tendre.

Au milieu de ces douloureux spectacles, notre voyageur avait le cœur agité par l'inquiétude... la maison où il se rendait était proche, et qui sait ?... parmi ces malheureux qu'on entraîne... Lorsqu'ils furent passés... il respira et demanda aux commissaires qui marchaient derrière le triste convoi la maison de don Ferrante.

—La première rue à droite et la seconde maison à gauche, lui fut-il répondu.

Il s'approcha avec un trouble croissant... mit la main sur le marteau de la porte... frappa... une fenêtre s'ouvrit... une femme se montre avec un air défiant.

—Signora, dit Renzo, est-ce ici que demeure, comme fille de service, une jeune villageoise, Lucia ?

—Elle n'y est plus... allez-vous-en ! dit la femme en se disposant à fermer la fenêtre.

—Un moment, par charité !... Elle n'y est plus... où est-elle ?...

—Au lazaret... Et elle va fermer.

—Un moment, pour l'amour de Dieu !... Au lazaret ! Avec la peste ?...

—Oui, est-ce nouveau ? allez-vous-en !

—Oh ! malheureux que je suis !... Attendez... était-elle bien malade ?... Combien y a-t-il de temps ?...

Mais la fenêtre était fermée.

—Signora ! signora ! au nom de vos pauvres morts !...

Mais c'était comme s'il eut parlé au mur.

Renzo, désespéré, tout en continuant à garder machinalement dans sa main le marteau de la porte, regardait de côté et d'autre s'il ne verrait pas quelqu'un à qui il put demander des détails. Il n'aperçut qu'une abominable femme qui avait l'air de l'épier et levait les bras au loin comme pour appeler. Il voulut s'approcher et leva aussi les bras sur elle... elle poussait des cris effrayants.

—A l'untore, à l'untore ! Arrêtez-le !... A l'untore !

—Qui ! moi ? s'écria Renzo. Ah ! vieille sorcière ! vieille menteuse !

Et il s'avança... mais le monde accourait de tous côtés... et en même temps la fenêtre de la maison où il avait frappé s'ouvrit et la personne qui lui avait fait un si triste accueil se mit à dire :

—Arrêtez-le... ce doit être un de ces coquins qui rôdent pour oindre les portes des honnêtes gens !

Renzo ne perdit pas son temps à répondre et vit que ce qu'il avait de mieux à faire était de se sauver. Donc il s'élança : écartant violemment un homme qui lui barra le passage... donnant un vigoureux coup de poing à un autre, il courut... Devant lui, la rue était libre... derrière lui, retentissaient les cris : "A l'untore ! à l'untore !" et les pas se rapprochaient. Alors fou de rage, il saisit son couteau, dégaina, et se retournant vers la foule :

—Que celui qui a du cœur s'avance... Canailles !... Je ré ponds que je vais l'oindre avec ceci !

Alors il vit qu'ils s'étaient tous arrêtés en faisant des signes désespérés à d'autres furibonds qui accouraient... Renzo aperçut des chariots chargés de morts, et derrière eux des gens qui attendaient